

Écrire une rencontre à la deuxième et première personne du singulier

Peu de romans sont entièrement écrits à la deuxième personne du singulier ou des nouvelles le plus souvent. Le « tu » permet une sorte de tout de passe passe où le lecteur (se) ressent à la fois narrateur / personnage / lecteur. Comme le résume Michel Butor dans son article sur « l'emploi des pronoms personnels dans le roman » : « À l'intérieur de l'univers romanesque, la troisième personne "représente" cet univers en tant qu'il est différent de l'auteur et du lecteur, la première représente l'auteur, la seconde le lecteur... ». Par exemple dans *La modification* du même auteur :

- Si le lecteur accepte d'être interpellé par la 2e personne, alors il peut s'identifier au personnage, Léon Delmont, et subir avec lui la « modification » : à bord d'un train joignant Paris à Rome, Léon renonce en cours de route à son aventure avec Cécile, sa maîtresse, alors qu'il lui avait promis de quitter femme et enfants pour emménager avec elle.
- Dès lors, la deuxième personne permet au lecteur de pénétrer dans l'imaginaire et la psychologie du personnage, au sein du parcours mental qui mène Léon à écrire le livre de son renoncement que, précisément, le lecteur est en train de lire. Le voyage en train de Léon est l'image-même de ce voyage intérieur permis par la deuxième personne (voir Luc Lang, in *Délit de fiction*).

Des extraits de textes écrits à la deuxième personne du singulier proposés par Sylvie Rey.

Si par une nuit d'hiver un voyageur (Italo Calvino, 1979) : un récit à la construction complexe qui utilise l'adresse au lecteur avec "tu".

"... tu avances dans la lecture, et il serait temps qu'on te dise clairement si cette gare, où je suis descendu d'un train en retard, est une gare d'aujourd'hui ou une gare d'autrefois; mais non, les phrases continuent de se mouvoir dans l'indéterminé, dans le gris, dans une sorte de no man's land de l'expérience réduite à son plus petit commun dénominateur. Fais attention : c'est sûrement une technique pour t'impliquer petit à petit dans l'histoire et t'y entraîner sans que tu t'en rendes compte. Un piège."

Journal d'un oiseau de nuit (Jay McInerney, 1984). Un "tu " qui s'adresse au personnage dans un livre d'humour noir, une écriture étonnante. Voici le commentaire qu'en a fait Raymond Carver au moment de sa sortie : "Un roman mortellement drôle, et qui va droit au but : le cœur humain."

"Tu n'es pas le genre de type à traîner dans un endroit pareil, à une heure aussi tardive. Mais t'y voilà pourtant, sans pouvoir prétendre que le lieu te soit étranger, même si les détails manquent de netteté. Te voilà même en grande conversation avec une fille au crâne rasé. Dans une boîte - une boîte que tu connais, sûrement, sans vraiment savoir laquelle - le Heartbreak ? Le Lizard Lounge ? Tout pourrait s'éclaircir, si tu filais priser un peu de poudre tonique bolivienne aux toilettes. A moins qu'au lieu de s'éclaircir, tout se brouille un peu plus. Car une petite voix intérieure te dit que, si tu n'avais pas déjà forcé la dose, tu ne souffrirais peut-être pas de cette confusion chronique. La nuit a d'ores et déjà basculé sur quelque imperceptible pivot : de deux heures du matin, te voilà subitement à six. Et sans vouloir encore en convenir, tu sais qu'est déjà venu et passé ce moment où tu as dépassé les limites au-delà desquelles tout n'est plus que ravages gratuits et incontrôlables tremblements nerveux. Depuis un bon moment déjà, tu aurais dû arrêter les frais, mais tu as continué sur ta lancée, et maintenant, tu essaies de t'accrocher, tu dérapes dans la poudreuse. (...) »

Lambeaux (Charles Juliet, 1995) Un livre très émouvant, une quête dans laquelle un "je" discret s'adresse à un "tu" omniprésent. Le narrateur s'adresse avec "tu" à sa mère disparue, mais il ne s'agit pas d'un dialogue, mais de se mettre "à la place de" ; le texte semble dire : je t'imagine, je te connais, je peux t'imaginer. Ce "tu" est une tentative de créer une relation, une compréhension.

"Tu aides une voisine à ranger son grenier, et vous avez la surprise de découvrir des casques, des sabres, des uniformes datant de la guerre de 1870. Au fond d'une armoire, sous de vieux sacs de pommes de terre, tu déniches une bible en assez bon état. Tu la tapotes pour en faire tomber la poussière, puis tu l'ouvres, et en t'agenouillant près de la petite fenêtre, lis la première ligne en haut de la page de droite :
Faisant dévier mes chemins il m'a déchiré et il a fait de moi une horreur..."

Tu la lis, la relis. Les mots te pénètrent, prennent possession de toi, font lever tout un magma d'idées confuses, rejoignent des questions que tu ne saurais formuler mais qui sont toujours à rôder dans ta nuit. La tête appuyée contre le mur, ce volumineux ouvrage pressé contre ta poitrine, tu restes ainsi un très long moment, en proie à

une joie mêlée de tristesse et d'angoisse.

Quel destin va t'échoir? Quelle sera ta vie ? Et ces obscures aspirations qui te travaillent, où vont-elles te conduire? Tu voudrais dire à cette femme ce qui t'étreint, mais tu ne sais pas parler, n'oses pas, crains de la voir sourire, et l'après-midi se passe sans que vous échangiez un mot. Des images en toi glissent, se mêlent, s'enchevêtrent... Partir, certes, partir. Mais que rien ne fasse dévier tes chemins."

Un Homme qui dort (Georges Perec, 1967). Dans ce récit, le narrateur s'adresse à lui-même et initie une expérience de repos absolu.

"La rencontre de ton œil et de l'oreiller donne naissance à une montagne, une pente assez molle, un quart, ou plutôt un arc de cercle qui se détache au premier plan, plus sombre que le reste de l'espace. Cette montagne n'est pas intéressante; elle est normale. Pour l'instant, ton esprit est occupé par une tâche que tu aurais à accomplir, mais que tu ne parviens pas à définir exactement; il semble qu'il s'agisse d'une tâche peu importante en soi et qui, peut-être, n'est que le prétexte, l'occasion de vérifier si tu connais le code; tu supposes, par exemple, et cela se vérifie tout de suite, que la tâche consiste à ramener ton pouce, ou bien toute ta main, par-dessus l'oreiller : mais est-ce bien à toi de le faire? Ta place dans la hiérarchie, tes années de service ne te dispensent-elles pas de cette corvée? Cette question est évidemment beaucoup plus importante."

Central Park West (nouvelle de *Les voilà quel bonheur* de Annie Saumont

« Toi, je t'aimais. Je t'aimais je t'aimais je t'aimais ? Toi et ta petite jupe orange, ton tee-shirt noir, tes soquettes blanches. Tes cheveux ébouriffés, des pendeloques accrochées aux mèches folles. Un chou de tulle rose te tombait sur l'oreille. Tu étais ce dimanche assise sur les marches de la fontaine de Beteschda, tu te ronges les ongles [...] Je t'aimais je t'aimais. Ce jour-là, dans le soleil. Sur l'aime de l'ange s'était perchée une hirondelle. Un dimanche d'été. »

A nous !

1.Nous choisissons deux personnages, femme, homme, enfant, chien, libellule, nuage, fourchette, machine à écrire, ciseaux, machine à coudre, une rose et une goutte de pluie, portefeuille, bicyclette, valise, ... Vous pouvez également réfléchir à une tonalité.

2.Nous choisissons qui des deux personnages nous voulons incarner et donc le destinataire de notre « tu » qui prendra la « fonction » : du deuxième personnage, du deuxième personnage dont nous souhaitons nous mettre à sa place ou alors nous nous adressons à nous même.

3.Nous allons maintenant écrire la toute première rencontre, les premiers, mots, regards, sensations, ou le premier souvenir de rencontre, le premier conflit, la première admiration, la première déception, ... Vous pouvez choisir le présent ou l'imparfait. Vous commencez par lister les détails touchants, incisifs, mélancoliques, ..., de la rencontre ou du souvenir : le lieu, le climat, la temporalité, les couleurs, les habits, les sons, les gestes, la situation, .. Et vous écrivez ... (5 minutes)

4.Vous vous concentrez maintenant sur un « moment » fort de la situation, votre « tu » sort un objet qui vous interpelle et vous introduisez vos réactions à la première personne : par exemple, « J'aime .. J'ai aimé .. » (10 minutes)

5.Vous reprenez votre « conversation » en vous interrogeant sur les pensées, les sensations, les émotions de votre « tu », vous doutez, vous comprend t-il ? Vous a t-il seulement vu-e ? (5 minutes)

6.Cette dernière partie, nous fait reprendre pied dans le présent qui peut-être celui de la situation que vous venez de faire vivre, ou un autre présent dans le sens où le présent vécu était en fait situé dans le passé, ou parce-ce que vous avez choisi le souvenir. Vous prenez le lecteur à témoin, vous vous adressez à lui et vous le nommez à la manière de Italo Calvino, vous l'entraînez dans votre texte. (10 minutes)